

FLODOARD

BULLETIN DE LA BIBLIOTHÈQUE JEAN GERSON

Bibliothèque diocésaine de Reims

Rédaction : Dominique Hoizey 6, rue du Lieutenant-Herduin 51100 Reims n°50 (janvier 2014) ISSN 2265-0563

Actualité de trois grandes figures du XVII^e siècle

Blaise **Pascal** Louis **Bourdaloue**

Nicolas **Malebranche**



De gauche à droite, Blaise Pascal, Louis Bourdaloue, Nicolas Malebranche

Pensées et opuscules lus par Philibert Secretan – Alain Badiou/Le Séminaire, **Malebranche**
Sophie Hasquenoph, **Louis Bourdaloue**

NOTES DE LECTURE Claude Collignon, Patrick Geay, Dominique Hoizey

La Christologie et la Trinité chez les Pères (Marie-Anne Vannier)

Les racines françaises de Vatican II (Jacques Fournier)

Soufisme et Christianisme (Alberto Fabio Ambrosio)

L'Amour universel/Un cheminement soufi (Idrîs de Vos)

Quelques écorces d'orange amère/Une vie de Benoît Labre (C. Hadevis/E. Le Saëc/T. Domas)

Littérature & Hagiographie

Paul Verlaine et Germain Nouveau, les pèlerins d'Amettes

Scriptorium la chronique du fonds ancien

Le député du bailliage de Reims François-Victor Labeste et la mort de Jean-Paul Marat

A propos d'une coupure de journal du 14 juillet 1793 trouvée dans un livre de l'avocat de Cumières

Pascal, Bourdaloue, Malebranche, encore et toujours !

📖 Blaise Pascal, *Pensées et opuscules lus par Philibert Secretan*, « L'abeille », Éditions du Cerf, 2013 📖 Sophie Hasquenoph, *Louis Bourdaloue. Le prédicateur de Louis XIV 1632-1704*, Salvator, 2013 📖 Alain Badiou/Le Séminaire, *Malebranche. L'être 2-Figure théologique 1986*, « Ouvertures », Fayard, 2013

Pascal aujourd'hui ou le « courage de la foi »

La relation de Philibert Secretan à Pascal passe par « cette incessante interrogation : qu'est-ce que Pascal représente pour notre temps ? » (p. 44) Son fameux pari, « une utilisation du calcul des probabilités pour conduire l'homme à Dieu » (p. 143), inspire à notre philosophe, dont les commentaires témoignent de son « immense admiration », cette réflexion choisie ici pour illustrer une lecture qu'il associe dans un dernier chapitre à celle de Ludwig Wittgenstein, Edgar Morin et Pierre Bourdieu :

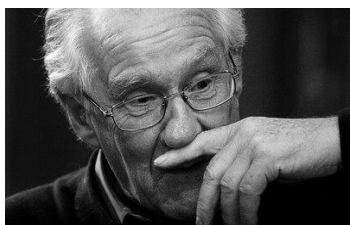
Parier, gager, risquer : autant d'actes de décision qui relèvent à la fois de la prudence et du courage. Courage devant l'incertain, prudence au sens où le risque n'est pas pris sans raison, et pourtant défie la raison d'être maîtresse du jeu. Courage, prudence : vertus en ce qu'elles forcent l'imagination à la mesure sans se réduire à des modalités de la raison pratique. Or, il y a de cela dans la foi, où la certitude est une assurance dont il faut toujours à nouveau se persuader avec vaillance, constance, confiance. Il y a un courage de la foi qui donne au risque une densité qui relève de l'infini, alors que l'infini lui-même, inimaginable et inquiétant, ne peut sourire que de la bienveillance divine (p. 146).

La parole « étonnamment moderne » de Louis Bourdaloue

Peu amène à l'égard de Pascal, même si « la langue et l'éloquence lui doivent beaucoup », Voltaire considérait Bourdaloue comme « le premier modèle des bons prédicateurs en Europe ». Et ce n'est pas Sophie Hasquenoph, aussi « entêtée » de lui que Mme de Sévigné, qui contredira l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, mais en quoi cette illustre figure du christianisme du XVII^e siècle est-elle encore d'actualité ? Lisons ce qu'écrit Sophie Hasquenoph dans la conclusion d'un livre qui est une invitation non seulement à (re)découvrir le prédicateur de Louis XIV, mais aussi à entendre aujourd'hui encore sa parole, « étonnamment moderne » :

Ses mots sur l'ambition et la cupidité interpellent toujours le monde affairiste qui est le nôtre. Sa défense du service public paraît tout à fait contemporaine. Sa réflexion sur le partage des richesses est perspicace, à l'heure où la crise économique et bancaire frappe aux portes de notre monde. Sa vision d'une société où le plus petit comme le plus grand a une place reconnue, ouvre un véritable horizon d'espérance aux hommes soucieux d'égalité. Sa volonté de permettre à chacun de trouver sa vocation demeure un combat de tous les jours. Ses invitations à la piété profonde et sincère, prolongée dans des actions de charité et des signes visibles d'amitié, contrecarrent l'individualisme de notre civilisation (p. 311).

Offrons-nous avec Malebranche « un temps de vraie délectation »



Alain Badiou

Êtes-vous malebranchiste ? Cela aurait beaucoup amusé Voltaire de le savoir, lui qui disait de l'auteur de *La recherche de la vérité* qu'il était « animé de cette imagination forte qui fait plus de disciples que la vérité ». Quoi qu'il en soit, Malebranche – on peut faire confiance à Alain Badiou – nous conduit « de

merveille en merveille, comme si on visitait une admirable église remplie de petites peintures toutes plus surprenantes les unes que les autres » (p. 9). Oui, Malebranche est « incomparable », et c'est un penseur non chrétien qui le confirme. Et si son séminaire de 1986 – objet de la présente publication – a été pour cet ancien professeur de l'École normale supérieure « un temps de vraie délectation » (p. 10), c'est que le *Traité de la nature et de la grâce* n'est pas moins qu'un « chef-d'œuvre intellectuel de l'art baroque » (p. 10).

Dominique Hoizey

Les Pères de l'Église et le mystère de Dieu et du Christ

📖 Sous la direction de Marie-Anne Vannier, *La Christologie et la Trinité chez les Pères*,
« Patrimoines/Christianisme », Éditions du Cerf, 2013

Nos souvenirs concernant l'élaboration des doctrines christologique et trinitaire se réduisent parfois à quelques dates, Nicée 325, Ephèse 431, Chalcédoine 451 et à quelques termes devenus mystérieux, arianisme, monophysisme, natures et personne... L'ouvrage que dirige Marie-Anne Vannier, bien connue dans notre diocèse de Reims, permet de pénétrer dans les questions les plus cruciales de cette époque, lorsque la doctrine sur le Christ et la Trinité s'est fixée. Aujourd'hui, après des siècles de possession tranquille et peut-être trop scolaire, voici que nous pouvons mieux comprendre les raisons pour lesquelles ces sujets furent si polémiques. Marie-Anne Vannier a réuni, au cours d'un colloque¹, les meilleurs spécialistes et ce volume est le compte rendu fidèle de leurs interventions. Il ne s'agit pas d'ailleurs dans cet ouvrage assez technique, de faire de l'archéologie mais de se rappeler que les Pères de l'Église s'efforçaient de rendre compte du mystère de Dieu et du Christ dans les catégories de la culture de l'époque. C'est en ce sens que la leçon initiale nous rappelle que « [les Pères] nous invitent à reprendre la réflexion aujourd'hui en fonction de la culture qui est la nôtre, tout en tenant compte de l'acquis de la Tradition, comme le scribe de l'Évangile qui tire son trésor de l'ancien et du nouveau ».

1. Voici les noms des participants à ce colloque : Agnès Bastit-Kalinowska, Michel Fedou, Enrico Cattaneo, Hélène Grellier, Alexandre Siniakov, Gérard Remy, Gérard Nouroy, Yves Meessen, Laurent Pidolle, Jacques Elfassi, Jean Ehret, René Lafontaine, Bernard Pottier, Denis Dideberg.

Claude Collignon

Vatican II, côté France

📖 Jacques Fournier, *Les racines françaises de Vatican II*, Éditions Salvator, 2012

Cet ouvrage sera utile à ceux qui s'intéressent à la genèse du concile Vatican II et à son élaboration. L'auteur en est le Père Jacques Fournier, prêtre parisien, fondateur de Radio Notre-Dame et du Parvis des Gentils. Le livre présente sous forme de notices biographiques, un certain nombre d'acteurs du concile, d'abord les 20 français (selon le titre), mais également les 20 évêques et théologiens du monde entier qui ont marqué de leur empreinte les travaux conciliaires. L'ouvrage prend également en compte les « témoins et prophètes » qui, depuis le XVIII^e siècle, ont été précurseurs dans le mouvement de rénovation de l'Église. Le livre se termine sous le titre « repères » (pages 125 à 200) par une présentation des 21 conciles œcuméniques et par la notice des papes depuis Pie VII (1800-1823 jusqu'à Paul VI. Un bon instrument pour accompagner l'étude approfondie de Vatican II.

Claude Collignon

Sur les chemins du soufisme

📖 Alberto Fabio Ambrosio, *Soufisme et Christianisme*,
« L'Histoire à vif », Éditions du Cerf, 2013

L'indigence du dialogue interreligieux islamo-chrétien, quand il n'est pas l'expression d'arrière-pensée apologétique est souvent marquée par l'ignorance ou la dissimulation de certaines sources spirituelles décisives. L'auteur de ce livre, dominicain, spécialiste de l'islam turc, tente ici une comparaison mieux informée mais encore insuffisante à plus d'un titre. Si l'on veut sincèrement comprendre le soufisme, il paraît indispensable de dépasser les positions philosophiques et théologiques par lesquelles débute l'ouvrage. La conception tardive du personnalisme (p. 36) est ici hors de propos tout comme le rapprochement avec le mysticisme espagnol du XVI^e siècle (p. 90).

Sur le plan typologique, le soufisme serait davantage comparable à la kabbale juive ou aux Mystères antiques. Cela dit, l'inquiétude significative que laisse transparaître l'auteur, à plusieurs reprises, quant à la crainte de se « perdre en Dieu » (p. 51) montre bien où réside l'obstacle ! Pour l'auteur, dans le christianisme « les deux sujets personnels, Dieu et l'homme, continuent de subsister chacun selon son être, dans le soufisme un esprit s'efface en Dieu Un » (p. 135-6). En dehors du fait que la doctrine islamique de l'extinction/permanence en Dieu est ici mal restituée, on devine finalement un

attachement aux bornes de l'ego empêchant d'accéder à la véritable métaphysique qui fonde le soufisme, ainsi d'ailleurs que l'enseignement de Maître Eckhart très curieusement ignoré dans cette étude qui évoque à peine la « mystique rhénane » (p. 145) ! Citer en revanche Corneille Le Bruyn (1725) ou Barrès ne nous apprend rien si ce n'est sur les limites de ces auteurs (p. 172-3). On comprendra que pour expliquer les différences formelles entre l'islam et le christianisme, comme la Trinité ou la divinité du Christ (p. 59), il faudrait tenir compte de références doctrinales trop négligées relatives au *Tawhid*, à la prophétologie ésotérique musulmane, mais aussi à la question centrale de l'adaptation providentielle de la Vérité immuable, au cours de l'Histoire, à l'état ontologique de l'humanité. C'est seulement à ce degré qu'il est possible de justifier tout ce qui distingue nécessairement les vraies religions sur le plan extérieur.

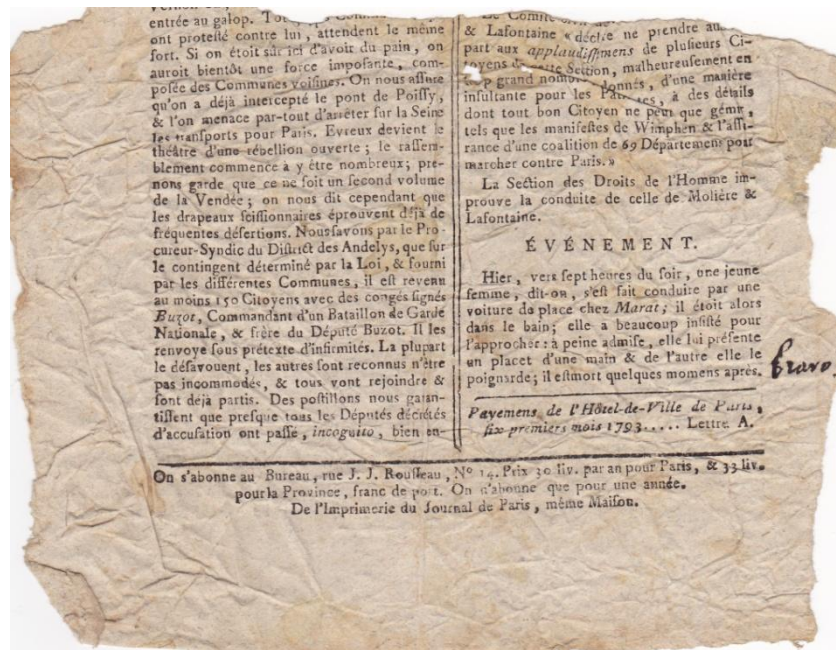
Patrick Geay

📖 Idrîs de Vos, *L'Amour universel. Un cheminement soufi*, Albouraq, 2013. Présenté comme « la première étude approfondie en langue française du thème de l'amour dans l'enseignement soufi », cet ouvrage d'Idrîs de Vos, connu en particulier pour ses traductions d'al-Ghazâlî, ne se réfère pas seulement à ce dernier et à d'autres grands maîtres du soufisme tels que Rûmî ou Ibn 'Arabî, mais aussi à... François de Sales. Faut-il s'en étonner ? Ouvrez le *Traité de l'amour de Dieu*. Vous ne manquerez pas d'y trouver, comme l'auteur de ce beau travail, des « similitudes avec l'enseignement soufi ».

Scriptorium

François-Victor Labeste et la mort de Jean-Paul Marat

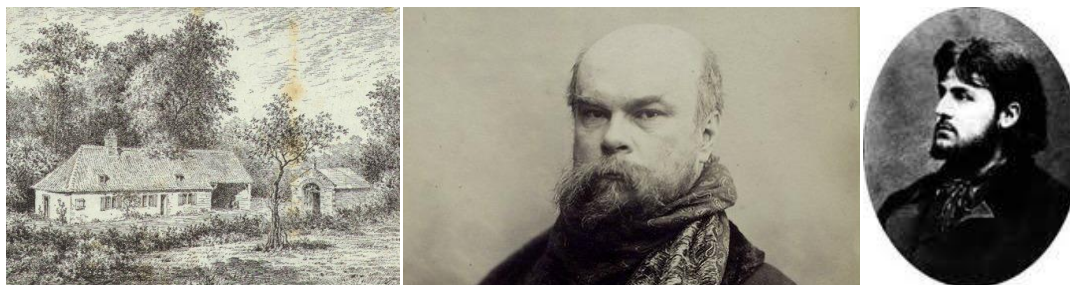
La bibliothèque Jean Gerson possède une collection de livres ayant appartenu à l'avocat François-Victor Labeste (1746-1798), député du bailliage de Reims à l'Assemblée nationale du 26 mars 1789 au 30 septembre 1791. Il s'agit principalement d'ouvrages de droit, de documents relatifs aux travaux de l'Assemblée nationale pendant la période révolutionnaire et de périodiques comme *Les Actes des Apôtres* – voir Dominique Hoizey, « *Les Actes des Apôtres*, un journal royaliste au début de la Révolution française », Académie Nationale de Reims, 10 mai 2010 – ou le *Journal politique nationale*. Une coupure du *Journal de Paris* du 14 juillet 1793 relatant l'assassinat de Jean-Paul Marat par Charlotte Corday, perpétré la veille, a été trouvée dans l'un des livres de cette collection. Et en marge de l'événement rapporté par le journal, un « bravo ! » écrit à la plume éveille notre curiosité. François-Victor Labeste aurait-il ainsi laissé à la postérité le soin de connaître son sentiment sur une affaire qui exigeait alors une discrétion...certaine ?



« Hier, vers sept heures du soir, une jeune femme... »
Numérisation bibliothèque Jean Gerson

Paul Verlaine et Germain Nouveau

Les pèlerins d'Amettes



De gauche à droite : Amettes-en-Artois, maison natale de Benoît-Joseph Labre. Paul Verlaine. Germain Nouveau

Benoît-Joseph Labre, dont une bande dessinée réalisée par Christophe Hadevis, Erwan Le Saëc et Tatiana Domas (*Quelques écorces d'orange amère*, Éditions de l'Emmanuel, 2013) raconte joliment la vie, naquit à Amettes-en-Artois le 26 mars 1748. Son mépris pour le monde, affirmé très tôt, et son éducation, assurée par deux de ses oncles, prêtres, le conduisirent à se présenter – il n'avait pas encore vingt ans – à la porte de la Chartreuse de Montreuil-sur-Mer. Après plusieurs autres essais monastiques infructueux (Soligny, Sept-Fons), il prit le 2 juillet 1770 le chemin de l'Italie. François Gaquère brosse du pèlerin arrivé près de Turin le 31 août 1770 ce portrait : « Il avait gardé la tunique et le scapulaire des novices de Sept-Fons, qu'on lui avait abandonnés à sa sortie du monastère. Pour ceinture, une corde [...] à laquelle pendaient une écuelle et une gourde. Aux pieds, des souliers trop grands, éculés, troués, ajustés avec des ficelles ; parfois aucune chaussure ; sur la tête, un chapeau tricorne en feutre noir. À ses épaules était suspendue une besace qui contenait tout son bagage : l'*Imitation de Jésus-Christ*, le *Nouveau Testament*, les quatre tomes du *Bréviaire*, qu'il récitait tous les jours, un nécessaire de couture, une boîte en fer blanc contenant ses papiers. Un crucifix de cuivre brillait sur sa poitrine ; un rosaire pendait à son cou, un autre glissait dans ses doigts » (François Gaquère, *Benoît-Joseph Labre*, Avignon, 1936, p. 87). Tel est l'aspect misérable sous lequel il est représenté, et c'est dans cet équipement qu'il parcourut, en l'espace de treize ans, une distance évaluée à environ 30 000 kilomètres. On ne peut expliquer le mystère de la vie pénitente et de la pauvreté volontaire de Benoît-Joseph Labre que par la foi ardente qui l'animait, mais était-il obligé par mortification de laisser la vermine pulluler sur lui ? Un tel comportement, qui a suscité dégoût, réprobation et moquerie, est plus admirable qu'imitable. Admirable, cette conduite peu commune l'était aux yeux de Germain Nouveau, le poète de *La Doctrine de l'Amour* :

*Frères des astres, vous, les poux
Qu'il laissait paître sur sa tête,
Bon pour vous et dur pour sa bête,
Dites, par la voix du poète,
À quel point ce pauvre était doux !*

Le 3 décembre 1770, venant de Lorette et d'Assise, Benoît-Joseph Labre entra pour la première fois dans Rome où, entre deux pèlerinages, notamment à Notre-Dame de Lorette, il fit de nombreux séjours, trouvant refuge, entre autres lieux d'asile, dans un recoin du Colisée où il « entendait », mêlé au rugissement des bêtes féroces, le chant des martyrs chrétiens. À Rome, il passait une grande partie de son temps devant le Saint Sacrement dans l'une ou l'autre des églises de la ville, mais un sanctuaire avait sa préférence : Sainte-Marie-des-Monts. De son confesseur à Lorette, où il se rendit onze fois de 1770 à 1782, nous savons qu'il vivait en union mystique perpétuelle avec Dieu, que la Passion du Christ lui faisait goûter « une véritable jouissance à souffrir toutes les épreuves de sa vie », et qu'il considérait la prière, son occupation habituelle, comme « la grâce la plus nécessaire ». Les fatigues, les privations, les pénitences finirent par avoir raison de Benoît-Joseph Labre, cette « hirondelle de grand chemin », une image empruntée à Germain Nouveau, qui le décrit

*Sourd à son siècle, à ses oracles,
Accueilli des seuls tabernacles,
Mais vêtu du don des miracles
Et coiffé du nimbe vermeil.*

Benoît-Joseph Labre mourut un mercredi saint, le 16 avril 1783, et après des funérailles triomphales, il fut inhumé à Sainte-Marie-des-Monts. Sa canonisation en 1881 – il avait été béatifié en 1860 – fit écrire à Paul Verlaine *Saint Benoît-Joseph Labre*, un des poèmes d'Amour :

*Comme l'Église est bonne en ce siècle de haine,
D'orgueil et d'avarice et de tous les péchés,
D'exalter aujourd'hui le caché des cachés,
Le doux entre les doux à l'ignorance humaine*

*Et le mortifié sans paix que la Foi mène,
Saignant de pénitence et blanc d'extase, chez
Les peuples et les saints, qui, tous sens détachés,
Fit de la Pauvreté son épouse et sa reine,*

*Comme un autre Alexis, comme un autre François,
Et fut le Pauvre affreux, angélique, à la fois
Pratiquant la douceur, l'horreur de l'Évangile !*

*Et pour ainsi montrer au monde qu'il a tort
Et que les pieds crus d'or et d'argent sont d'argile,
Comme l'Église est tendre et que Jésus est fort !*

Dans un autre poème du même recueil, *Sur un reliquaire qu'on lui avait dérobé*, Verlaine implore le saint d'« écouter » les vœux qu'il fait, « peur que [sa] foi ne se délabre ». En 1877, il se rendit avec Germain Nouveau à Amettes pour visiter la maison natale de Benoît-Joseph Labre dont le poète de *La Doctrine de l'Amour* fait l'apologie en des vers magnifiques inspirés par la vie du saint :

*Ah ! quand le Juste est mort, tout change :
Rome, au saint mur, pend son haillon,
Et Dieu veut, par des mains d'Archange,
Vêtir son corps d'un grand rayon ;
Le soleil le prend sous son aile,
La lune rit dans sa prunelle,
La grâce, comme une eau ruisselle
Sur son buste et ses bras nerveux ;
Et le saint, dans l'apothéose
Du ciel ouvert comme une rose,
Plane, et montre à l'enfer morose
Des étoiles dans ses cheveux !*

*Beau paysan, ange d'Amette,
Ayant aujourd'hui pour trépieds
La lune au ciel, et la comète,
Et tous les soleils sous vos pieds ;
Couvert d'odeurs délicieuses,
Vous, qui dormiez sous les yeuses,
Vous, que l'Église aux mains pieuses
Peint sur l'autel et le guidon,
Priez pour nos âmes, ces gouges,
Et pour que nos cœurs, las des bouges,
Lavent leurs péchés noirs et rouges
Dans les piscines du pardon.*

Dans une lettre à sa sœur Laurence datée du 25 novembre 1891, Germain Nouveau écrit à propos de Benoît-Joseph Labre : « Quel Saint ! quel grand Saint ! quelle force ! quelle puissance ! On entre à Amettes dans sa maison [...] comme dans un moulin. C'est la seule maison de France comme ça. J'y priais des fois, au crépuscule, ça me faisait une impression. Je me demandais si j'aurais le courage d'y passer la nuit...Je disais : Saint Labre ayez pitié de moi [...]. J'étais seul. Quels êtres singuliers que les hommes de péché ! Nous croyons à peine aux Saints, et qu'une circonstance se présente comme celle-là, nous avons peur de les voir ! »

Plus près de nous, un autre écrivain, André Dhôtel, est assuré de revoir « toujours Benoît, par-delà les insoutenables éclairs d'une certitude, comme l'image de l'Ami éternel, à jamais patient, avec sa démarche inlassable et rêveuse qui témoigne d'une beauté continuée, à retrouver aussi dans la nuit, où que ce soit et pour tous, jusqu'au bout du monde ».

Dominique Hoizey

Sources littéraires : André Dhôtel (1900-1991), *Saint Benoît Joseph Labre*, Desclée De Brouwer, 1983, p. 277. Germain Nouveau (1851-1920), *Œuvres complètes*, textes établis, présentés et annotés par Pierre-Olivier Walzer, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1970. Verlaine (1844-1896), *Œuvres poétiques complètes*, texte établi et annoté par Yves-Gérard Le Dantec, édition revue, complétée et présentée par Jacques Borel, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1999.